

XYZ. La revue de la nouvelle

La petite fille morte

Evelyne Foëx



Numéro 31, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Foëx, E. (1992). La petite fille morte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 34–37.

LA PETITE FILLE MORTE

EVELYNE FOËX

Je connais peu ma belle-sœur Pauline et sa mort ne m'a touché que de loin. Mais j'ai été navré de cette vie cueillie si tôt dans le bel épanouissement de sa jeunesse, des suites d'un cancer. La mort de Pauline m'a ramené des années en arrière à mon premier contact avec la mort, celle de ma jeune cousine Cécile.

Cécile avait neuf ans quand elle est morte d'une appendicite, peu de jours avant Pâques; j'avais quelques années de moins, six ou sept ans, peut-être. Je me souviens avec précision de ce temps de Pâques, car le printemps naissait de la dernière neige et les crocus ouvraient près du sol, sur leurs courtes tiges, leurs corolles mauves, blanches et jaunes, frêles annonciatrices des splendeurs que la nouvelle saison s'apprêtait à déployer sur les jardins.

Cécile est exposée sur son lit dans la chambre qu'elle partageait avec une de ses sœurs. Le lit est recouvert d'un dessus de coton blanc et le corps de la fillette a été revêtu de sa plus belle robe, celle qu'elle portait quelques mois plus tôt pour la fête de Noël. Un petit garçon, silencieux, contemple sa cousine et trouve qu'elle ressemble à Blanche-Neige. Dans la clarté douce d'une lampe de chevet, les rideaux fermés à la lumière du jour, Cécile repose, dans sa robe au corsage de velours rouge, ses longs cheveux bruns soigneusement peignés encadrant son visage lisse aux yeux clos. Elle lui paraît belle dans sa robe de fête, les jambes habillées de bas blancs, contrastant avec les sandales noires, vernies, qui chaussent ses deux pieds posés côte à côte, sagement. Joël l'imagine prisonnière d'un cercueil de verre, princesse aux joues pâlies par le poison demeuré au travers de sa gorge; le cercueil de la jeune princesse a été transporté dans la forêt, sur une butte dans

une clairière tapissée de mousse verte et Joël veille la fillette endormie sous le couvercle de cristal. Est-il le prince qui éveillera la jeune morte? Ou le nain vigilant recueilli auprès de son amie? L'enfant observe le front blanc de sa cousine, les paupières baissées, les lèvres closes; il contemple le corps étendu dans une posture un peu solennelle, les deux mains croisées sur le corsage rouge qui éclate sur le lit immaculé comme une fleur blessée. Cécile ne se réveillera-t-elle pas comme la princesse des contes? Et s'il lui donnait un baiser? Il n'ose se pencher sur la bouche muette et chuchote le nom de sa cousine, dans l'espoir de voir frémir ses lèvres pâles, trembler ses cils.

Une main se pose sur son épaule et s'y appesantit, lourde de chagrin et de tendresse. Joël penche la tête sur la main parcheminée de sa grand-mère; il frissonne soudain de la sentir vieille et vivante près de lui, avec son corps tassé par les ans, son cou flétri, son visage fané. Il regarde la fillette étendue aux joues amaigries, mais douces et unies sous le faible éclairage, contemple les membres grâciles, les cheveux bruns et soyeux, et s'étonne que la mort ait pris Cécile; peut-être s'est-elle trompée? Il serre la main de sa grand-mère.

Et si Cécile n'était pas tout à fait morte? Si on la portait dehors au soleil, ne se réanimerait-elle pas à la chaleur des rayons comme les narcisses qui sortent de la terre gelée, comme les marmottes qui se réveillent de leur long sommeil? Si je courais cueillir tous les crocus et que je la couvrais de fleurs, elle se mettrait peut-être à éternuer et se dégagerait en toussant et riant.

La voix de sa grand-mère interrompt sa rêverie; il est l'heure d'aller dîner. L'enfant laisse Cécile sous son linceul de fraîches corolles et s'assoit à la table familiale. La mort de sa cousine n'a pas entamé son appétit, mais la vision du jeune corps rigide dans sa robe de fête le poursuit. Puis Cécile, soudain s'anime et Joël s'aperçoit qu'elle est enfouie dans un amoncellement de feuilles d'automne. La fillette se relève brusquement dans un éclat de rire et lui lance un paquet de feuilles au visage, jaunes, pourpres, rubis. Les feuilles tourbillonnent comme une nuée de larges papillons et

se posent sur ses cheveux et ses vêtements. Joël se jette sur sa cousine et les deux enfants tombent à la renverse sur le lit bruisant des feuilles; ils luttent en riant. Cécile, plus grande, a le dessus et étreint son cousin de ses membres agiles; Joël se souvient du poids de son corps robuste sur le sien, et du trouble qu'il en a ressenti. Le poids du corps de Cécile est celui d'un corps chaud et vivant.

« Dans trois semaines on pourra peindre la clôture », dit le père dans un effort pour animer la table familiale. Laura parle des œufs qu'elle va peindre pour Pâques, elle aimerait reproduire les arabesques délicates aux riches couleurs des œufs ukrainiens. Pendant qu'elle évoque les coquilles magnifiquement décorées, Cécile, debout, secoue sa jupe et essuie de la main son visage rougi par le plaisir du jeu. Puis elle se recouche dans le tas de feuilles et ferme les yeux, attendant que la mort vienne la prendre, dans sa robe au corsage écarlate.

Joël sait que quand une personne meurt, son âme s'envole et va au Paradis. Il se demande si l'âme de Cécile s'est déjà envolée. (Quand ? Dès que son cœur a cessé de battre ? Ou bien l'âme doit-elle chercher son chemin pour sortir et cela exige-t-il un certain temps ?) L'enfant est de retour auprès de sa cousine et s'interroge sur le chemin qu'a emprunté l'âme pour s'échapper du corps. Il se figure une petite plume blanche errant dans le labyrinthe de chair en quête d'une ouverture pour se libérer et gagner le ciel. Le garçonnet scrute le visage de sa cousine, observant les orifices par où l'âme a pu s'évader. Il croit que celle-ci fuit habituellement par la bouche, mais les lèvres de Cécile sont scellées. Et si l'âme était demeurée prisonnière du corps de Cécile ? Inquiet, Joël imagine la petite plume duveteuse cherchant désespérément une issue et se heurtant aux lèvres closes de la fillette. L'âme s'affole comme un papillon en cage, rebrousse chemin et va se cogner contre les côtes; il lui faut absolument se libérer ou elle va s'asphyxier ! Effrayé, Joël se penche sur le visage immobile de sa cousine et essaie d'introduire son doigt dans sa bouche; il veut desserrer les dents, mais n'y parvient pas. Cependant, l'âme s'agite en tous sens et l'enfant la

supplie de rester tranquille jusqu'à ce qu'il lui fraie un passage entre les lèvres froides.

Joël, à demi couché sur la petite morte, s'efforce de desceller ses mâchoires avec ses mains, lorsqu'un cri aigu, du seuil de la porte, le fait tressaillir. Une femme se précipite vers le lit, saisit l'enfant, le secoue violemment. Puis comme le garçonnet sanglote de frayeur, la femme le serre contre elle, la tête enfouie contre son ventre. Joël a de la peine à calmer ses sanglots et sa mère l'emporte, le berçant dans ses bras. Et quand, enfin, il peut expliquer son geste: « L'âme est déjà partie, le rassure sa mère, elle trouve toujours un chemin. »

La mère et l'enfant vont s'asseoir sur la galerie devant la maison, serrés l'un près de l'autre dans une couverture. La brise fraîche rappelle que l'hiver est à peine fini et le soleil pâle se retire derrière un nuage blanc. Blotti contre l'épaule maternelle, un petit garçon suit des yeux une plume duveteuse soulevée par le vent et qui monte dans le ciel, légère, avant de se perdre dans un filament ouaté de nuages.

XYZ

XYZ
éditeur

• alibis •



Francine Picard

Silence... on tue !

168 pages, 14,95 \$

« [...] un livre accrocheur,
pétillant, qui se lit d'un trait. »

Marie-Claude Fortin, *Voir*